N° 46 SAMEDI 2 JUILLET 1831. IIe ANNÉE.

L'ORGANISATEUR,

GAZETTE DES SAINT-SIMONIENS,

PRIX DE L'ABONNEMENT:
25 fr. pour l'année;
13 fr. pour six mois,
7 fr. pour trois mois.

Paraît une fois par semaine.

ON S'ABONNE
Au bureau du Journal, rue Monsigny, n° 6, près le passage Choiseul;
Et chez Éverat, rue du Cadran, n° 16.

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but
l'amélioration morale, intellectuelle et physique
de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront abolis.
A chacun selon sa capacité; à chaque capacité selon ses œuvres.

PRÉDICATION PAR ÉDOUARD CHARTON.

Lorsque devant vous on se lève le cœur plein de foi, agité du désir de convaincre, et que recueillant ses premières paroles on promène ses regards autour de cette salle, parmi les premières impressions dont on se sent assiégé, en voici une qui m'a saisi, et que je veux dire avec franchise; car nous ne serons vraiment connus et compris les uns des autres qu'après nous être souvent interrogés sur nos pensées les plus intimes de notre côté par l'expression libre et sincère de ces monologues religieux, du vôtre par le sentiment peint sur vos traits, et par le caractère de votre maintien et de vos acclamations.

Reposant donc attentivement mes regards sur tous ces fronts sérieux, sur cette recherche gracieuse de parures, sur cette immobile contenance, sur ce calme accoutumé, avant d'approcher de cette chaire je me suis dit, la poitrine serrée, et flottant à demi sous le souffle d'un découragement passager:

Oh! ce public d'hommes et de femmes, nés ou jetés par les événemens au centre de la civilisation, épars dans cette métropole du globe où une force secrète attire, rassemble, mêle par un continuel mouvement tout ce qu'il y a de plus puissant pour exalter la vie et pour l'assoupir, ce qu'il y a de plus effréné dans la joie et de plus accablant dans la douleur, de plus élevé dans la vertu et de plus humiliant dans le vice, de plus séduisant dans l'espérance et de plus déchirant dans la crainte, de plus éblouissant dans la richesse et de plus sombre dans la misère; c'est ce même public qui s'est lassé des prédications de l'Église chrétienne, des représentations monotones des académies, des pompes du théâtre, des vaines rumeurs des assemblées législatives et de leur ostentation bruyante; ce public, si long-temps inondé de la majesté des triomphes, il a vu d'orgueilleux cortéges de rois sur ses murailles refléter leur splendeur, et il a éclaté en vastes transports sur les traces d'armées

victorieuses; il a vu l'exil venir frapper à coups redoublés à ses portes et redemander des couronnes; il a vu d'horribles machines de la vengeance et de la fureur des partis rougir de sang le pavé de ses places, de lugubres convois emporter silencieusement ses anciens défenseurs et assombrir la cité, le ciel étroit de ses rues noirci par la fumée des combats; et il a entendu ébranler ses demeures par la foudre retentissante des insurrections; il a senti tour à tour passer dans ses mains fatiguées, et s'approcher de ses lèvres indifférentes des coupes enivrantes, des coupes amères, des coupes sanglantes; il a tout épuisé, tout aimé, tout haï; et le voilà blasé sur toutes choses, plein d'une honnête défiance, bienveillant dans sa froideur, attentif aux arrêts de son goût épuré, jugeant avec délicatesse, répandant généreusement l'encouragement ou l'éloge, admirateur de belles pensées et de beau langage, mais regardant et écoutant d'un air vague et tranquille, comme si de cette réunion accourue devant lui et lui tendant la main pour l'attirer et l'élever il ne voyait que les costumes; comme si de nos appels à son dévoûment il n'entendait que l'harmonie des sons! Seulement de temps à autre, quand parfois a pénétré bien avant, ainsi qu'un trait profond, quelque cri déchirant sur le vide de son existence irréligieuse, sur le sinistre aveuglement des chefs des nations, sur l'abandon et les plaintes menaçantes de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse, il s'émeut à grand'peine et frémit un instant sous la voix qui le presse, comme la vague long-temps battue de l'aile bruyante du vent mugit, se soulève et retombe sourdement sur le rivage.

Ah! mes pères, vous savez si ces plaintes sont vaines et si bien des fois m'épanchant vers vous, je ne me suis pas écrié :

Oh! donnez-moi, donnez-moi plutôt une multitude mêlée, confuse de costumes et de langage, multitude simple, ardente, naïve, confiante, avide d'émotions; multitude animée, riche en enthousiasme; multitude qui cherche, qui demande, qui veut la vérité, non pas pour l'applaudir comme un personnage de théâtre, mais pour l'aimer et s'attacher à ses pas; multitude avec des passions, multitude retentissante, toute vivante, toute palpitante, afin qu'elle me réponde, afin qu'elle soit suspendue à mes paroles et moi à tous ses mouvemens; afin que mon cœur se dégonfle librement dans son cœur, et que je lui puisse dire, sans tourmenter ma pensée et sans farder ma phrase : « Quand je viens vous annoncer la loi nou- » velle, la loi de l'association religieuse universelle, où » toute chaîne sera brisée, toute haine apaisée, toute mi- » sère soulagée; quand je viens vous enseigner ce qu'il » faut faire pour délivrer tant d'hommes en révolte contre » eux-mêmes, tant de familles, en naissant, réprouvées, » déshéritées par le hasard; tant de populations affamées » de liberté et privées de pain; quand je viens agiter sur » vos têtes un étendard sacré; ce que je demande de vous » pour le service de l'humanité, mais c'est vous-mêmes, » c'est votre participation à notre travail, c'est le dévoû- » ment de votre vie entière. Qu'importe à tant d'infortunés » une approbation stérile que des jours fixés d'avance ramè- » nent à d'égaux intervalles! Pour l'accomplissement de » l'œuvre éternelle, pour le salut du monde, je vous veux » corps et âme; je veux tout votre être sans en rien re- » trancher; je veux votre amour, votre douceur, votre » tendresse; je veux tout ce que vous avez appris, tout ce » que vous savez; je veux votre voix, votre force, votre » beauté, votre grâce; je veux votre or, et, s'il en était » besoin, votre sang; car j'ai à vous donner en échange » quelque chose de plus élevé que tous ces biens; car je » suis venu, j'en atteste les souffrances des classes nom- » breuses qui passent inaperçues sous vos yeux, j'en at- » teste mon maître qui nous les a découvertes et que votre » monde a méprisé, j'en atteste nos efforts de tous les » jours, je suis venu pour vous entraîner à la conquête » de l'humanité, ou pour rester, si je n'ai pu me faire » comprendre, pour rester pleurant et foulé sous vos » pieds, et céder la place à d'autres apôtres plus puissans » que moi. »

Mais pourquoi me laisser entraîner à ces regrets? pourquoi me livrer à cette libre ardeur, qui semble devoir rester étrangère à cette enceinte?

Assurément, vous qui m'entendez, vous avez saisi dans ces paroles un sentiment de compassion plutôt qu'un reproche.

Car je le sais! si devant vous nous ne pouvons accomplir tout-à-fait notre mission, nous abandonner tout entiers à notre inspiration, nous confier sans réserve à notre foi; si nous sommes obligés trop souvent de vous rappeler une à une les impressions qu'ont effacées en s'écoulant les distractions de la semaine, ce n'est pas que nous pensions que tout votre amour soit tari au fond de votre cœur; car, dès qu'on a cessé d'aimer, on a cessé de vivre.

Ah! si notre voix pouvait saisir chacun de vous isolément, à part, dans l'étroit sentier où il traîne ses pas, dans le secret de sa demeure, alors que, sans arrière-pensée, il se prend à réfléchir à toutes les choses de sa vie, à son passé douloureusement épuisé, au temps présent si agité, à l'avenir si incertain; rêvant tristement aux ennuis d'un travail auquel il ne se sent pas appelé, aux inquiétudes de sa profession, de son état, de sa famille, aux embarras de sa fortune, et à mille projets brisés par quelque événement fatal, qui, dans cette société tumultueuse, empoisonne et flétrit son existence; si tel qui sourit ici ou se pare d'indifférence, était à l'heure qu'il est retiré et accoudé dans sa solitude, sérieux et plein d'amertume, tendre et confiant, abondant de sympathie, laissant sincèrement tomber ses larmes, et si, dans cet instant, la parole de charité et d'espoir de notre maître, pure et ineffable, s'exhalait autour de lui, dans cette atmosphère d'attendrissement, inondant

délicieusement sa poitrine, comme l'amour d'une mère, d'une épouse bien-aimées ; ah! mes Pères, que votre empire serait autrement glorieux et puissant! Combien vous compteriez d'enfans dévoués parmi ceux qui nous approchent!

Mais dans toutes ces assemblées mobiles, changeantes, où personne n'est sûr de l'opinion des autres, on a tout à craindre de la méfiance, de la froideur, du dedain ou de la raillerie de la foule! Avec autant de soin que le malheureux, atteint d'une ruine subite, s'efforce de cacher ses haillons sous le manteau d'une richesse empruntée, ne voulant pas que l'on sache et que l'on dise qu'il est pauvre, car c'est honte d'être pauvre devant des hommes qui ont horreur de la pauvreté la craignant pour eux-mêmes, on dissimule ses soucis, car on a honte d'être affligé devant des hommes qui ont horreur de l'affliction, ayant déjà trop à supporter de leur propre fardeau; j'en appelle à vous, jeunes femmes, jeunes hommes, dont mon âge me permet de mieux apprécier les douleurs, combien de fois ne vous arrive-t-il pas de chasser avec empressement de votre front tout nuage de mélancolie, de sécher toute larme qui gonflait votre paupière; de contenir et d'enlacer sous l'étoffe unie et élégante les battemens d'un cœur déchiré; de porter bravement les regards devant vous, les lèvres à demi agitées d'un sourire léger, qui semble dire : « Voyez-» moi, je suis calme, je ne suis pas malheureux, que me » fait tout cela? Je regarde comme vous, j'écoute comme » vous! » Ah! mal venu serait celui qui, cherchant à démêler la vérité sous les cils encore humides, sur le sein encore soulevé par un soupir mal étouffé, paraîtrait vouloir apporter de la compassion : on n'en demande pas : on le craint, on en rougirait; on ne veut pas être reconnu, dans cette foule de visages masqués qui dérobent si soigneusement à la vue leurs ennuis, leurs tourmens, leurs inquiétudes dévorantes.

Infortunés! cette loi terrible qui vous condamne au supplice de dissimuler sans cesse ce que vous éprouvez, d'enfermer en vous ces sentimens secrets qui voudraient se faire jour et vous oppressent, cette loi, nous en connaissons la tyrannie et en disant nous-mêmes toutes nos pensées devant vous, en nous confessant sans crainte en votre présence, que voulons-nous autre chose qu'en briser le joug et faire de vous une seule famille où vous pourrez avec nous verser vos peines dans le sein de pères et de mères aimans qui ont droit de réclamer de vous ces épanchemens parce qu'ils peuvent fortifier votre courage par leur courage, et vous donner toujours, sans jamais s'apauvrir, amour et sérénité.

Oui, nous connaissons bien toutes ces douleurs pour les avoir long-temps partagées nous-mêmes, et nous savons ce que pèse cette insouciance simulée, bouclier de fer dont on couvre son ame endolorie.

Oui, nous en avons fait l'épreuve! Pour vous pas de joie de longue durée, pas de bonheur calme et religieux, tant que vous ne sortirez point de ce passage ténébreux où vous vous égarez, tant que, repoussant l'ombre derrière vous, vos pieds ne fouleront pas le sol lumineux; tant que, dépouillant enfin vos doutes et vos alarmes, vous ne vous serez pas, par une pleine et entière confession dans ceux qui sont plus aimans que vous, réconciliés avec vous-même, avec vos semblables, avec Dieu!

Ayez donc confiance : c'est à opérer en vous ce changement qui s'est opéré en nous que nous nous consacrons. Déjà, vous le savez, nous avons essayé de vous réconcilier avec vous-mêmes et avec la vie, en vous montrant que chacun de vous a un but à atteindre, une tâche à remplir; que vous n'avez pas été jetés sur cette terre pour y vivre isolés, pour vous agiter solitairement dans de vaines terreurs, ou pour vous répandre, sur tous les tons du découragement ou d'une feinte gaieté, en exclamations de désespoir ou d'une joie délirante.

Non, quelles que soient les apparences qui semblent interdire tout espoir, l'humanité n'est condamnée ni à dégénérer, ni à s'arrêter, ni à périr.

Quelques génies d'entre les enfans du 19e siècle ont pu croire que sur cette terre où ils n'avaient point demandé à paraître ils n'avaient rien de plus à faire qu'à fermer la tombe de l'ancienne humanité, à occuper quelques instans la scène, en attendant la venue d'une humanité nouvelle; car dans l'air, se déroulaient en lettres de feu comme deux funèbres inscriptions, l'anathème menaçant du catholicisme et l'anathème misanthropique de la philosophie contre une société usée; et à la lueur de ces flammes lugubres, la révolution avait dressé, sur les limites des deux siècles, un monument d'autels et de trônes brisés, et creusé autour un fleuve de sang.

Il semblait donc que le présent était séparé de tout ce qui avait été, qu'il fallait se faire dans cet étrange isolement une existence neuve; et à voir le soleil fauve et éteint des âges écoulés, à voir si difficilement quelques pâles étoiles poindre dans les ténèbres de l'avenir; à voir le despotisme et la superstition derrière soi, devant soi les révolutions, l'égoïsme partout, les prophètes et les chantres de la vie humaine se sentirent émus d'une tristesse profonde qui se répandit sur tout ce que la société avait d'ames sympathiques.

Aussi notre premier soin fut de légitimer la naissance et l'enfance de l'humanité, de montrer que le temps où nous vivons n'est pas une île au milieu de l'histoire, que nul abîme ne sépare votre monde du monde nouveau que nous vous annonçons; que les générations ont toujours été liées et se sont succédées, se léguant les unes aux autres, avant de disparaître, le bonheur de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse à continuer, à accroître, à féconder comme un saint héritage. Il nous a fallu vous dire que vous n'étiez pas orphelins, que vous n'aviez point de raison de prendre en pitié ou en aversion la mé-

moire de vos aïeux ; qu'au contraire vous pouviez sans crainte honorer et aimer vos pères, depuis le guerrier farouche des premiers âges, protecteur de la famille ou défenseur de la cité, jusqu'à ces héros chrétiens, missionnaires armés d'une doctrine de paix universelle ; jusqu'à ces terribles apôtres de la liberté, se sacrifiant eux-mêmes sur la crête sanglante de la montagne. Cette justification religieuse des époques antérieures de la vie humaine est accomplie dans cette enceinte : déjà nous sommes sortis de cet immense cimetière du passé, où long-temps nous avons pesé des cendres, injustement condamnées à la réprobation ou à l'oubli : nous nous sommes placés sur le terrain de la vie présente, en face de vous, enfans d'un même siècle et pourtant aussi divisés entre vous que les générations vous paraissaient l'être entre elles, pour vous avertir de songer sérieusement à quel titre vous comptez être nommés à votre tour les pères de la génération future ; vous laissant à méditer si vous croyez que pour mériter la reconnaissance de la postérité, il vous aura suffi d'avoir fait à grand bruit d'armes et de discours quelques croisades en arrière contre le moyen âge, d'avoir appelé quelques levées d'hommes de vos provinces pour aller signifier au chevet agonisant du seigneur féodal que son fils désormais ne portera plus son manteau de velours et son habit doré ; ou si vous ne pouvez comprendre qu'il serait plus digne de vous et de votre gloire, abjurant toute haine, de vous élancer au-delà des partis qui tournoient sur eux-mêmes, et, unis et pleins d'ardeur, de vous joindre à ceux dont la main vous montrent déjà sur la surface de la terre les premières étincelles des mines précieuses de l'avenir.....

....Vous qui, toujours effrayés, dans chaque brouillard voyant une tempête, tremblez quand vient la brise, et à chaque instant faites jeter l'ancre, nous ne sommes pas avec vous ; vous qui, téméraires, voulez déployer toutes vos voiles, malgré l'obscurité et la fureur des vents déchaînés, et chercher sans pilote un rivage que vous ne connaissez point, nous ne sommes plus avec vous. Quand par moment vos regards parviennent au loin jusqu'à nous, vous dites : « Comment ont-ils pu échapper au désordre » des élémens, et à quoi bon cette course dans des parages » que jamais aucune proue n'a sillonés ? Oh ! c'est quel- » que illusion de sens, quelque vague qui réflète la lu- » mière, quelque objet flottant abandonné ? » Et vous ne vous souvenez plus que ceux qui vous ont ainsi dépassés, sortis du même port que vous, ont long-temps avec vous vogués de conserve. C'est même à travers les croyances, les pensées, les œuvres de cette société débile où vous luttez encore, que nous nous sommes dirigés à notre insu vers la vie religieuse où nous nous félicitons d'être aujourd'hui.

Si vous saviez la joie que nous avons à nous dire les uns aux autres comment nous avons été amenés pas à pas à nous connaître, à nous aimer, à travailler ensemble.

Les uns racontent comment dès leur enfance, après les premières caresses du berceau, ils avaient reçus de leurs mères ce qui doit rester éternellement de la morale de Jésus : des pensées de tendresse, de miséricorde et de dévoûment ; comment de leurs pères ils avaient reçu ce qui doit se transmettre fidèlement de siècle en siècle jusqu'au dernier homme, la haine des priviléges de naissance, de l'autorité impuissante, l'amour du progrès et de la liberté.

Les autres, comment guidés par un merveilleux instinct ils avaient religieusement recueillis dans leurs lectures tous les désirs généreux, tous les élans du cœur humain ; et, se nourrissant de ces sucs choisis dans les plus beaux calices, ajoutaient chaque jour à leur trésor, tant que, passant près de nos pères, ils se sont joints à eux presque sans y songer, se réjouissant seulement d'être parvenus sans plus de peine là où ils voient qu'ils devaient certainement arriver.

D'autres enfin comment, tristes et mal à l'aise à considérer ce qui se passait sous leurs yeux, ils avaient eu en eux une sorte de vague pressentiment, de voix persuasive qui agitait leur imagination rêveuse. Curieux de bonheur, non pas seulement pour eux-mêmes, ils sentaient une secrète inquiétude qui, au milieu même de leurs jeux, les obligeait à noyer dans leurs larmes innocentes les germes naissans de l'universel égoïsme. Ils aimaient à espérer un meilleur avenir ; et souvent ils s'étaient essayés à élever seuls, selon leurs désirs, un édifice aux formes inconnues, et l'avaient constamment suivi du regard en avançant en âge. C'était, disent-ils, un ouvrage lumineux, un reflet prophétique du temple, qu'avec de délicieux transports ils ont reconnu lorsqu'ils sont venus à nous.

Et ainsi, dans ces entretiens de chaque jour, nous apprenons de quelle manière, sortis de sentiers divers, tous préparés par vos propres leçons, les écrits de vos grands hommes, ou la lente impression des sentimens les plus avancés, nous sommes arrivés à nous rencontrer, à nous unir à la voix de notre maître. Comme ces pasteurs d'Israël, qui, veillant dans les champs auprès de leurs troupeaux, les yeux levés au ciel, virent une traînée de lumière et entendirent qu'on leur annonçait la naissance du fils de Marie, nos jours s'écoulaient à veiller véritablement, c'est-à-dire à plaindre les souffrances du plus grand nombre, à chercher tout ce qui pouvait les soulager ; sans en connaître la loi nous aimions le progrès, et nous avons écouté la parole de SAINT-SIMON avec plus de joie et de reconnaissance que de surprise, car elle est venue dans son temps, et ceux qui sommeillent encore ne tarderont pas à se lever et à se joindre à nous.

Sans doute il est facile de comprendre que plus étrangers à nos espérances, à nos désirs, moins disposés à accueillir notre croyance, la plupart de ceux qui n'ont rien su lire de nouveau dans la marche du siècle, ont dû, nous voyant apparaître, nous stigmatiser d'abord du nom

de rêveurs et d'insensés. Et cependant quel est l'homme prudent et modéré dans ses jugemens qui puisse concevoir (s'il refuse de voir quelque chose de pénétrant, de sincère, dans la révélation de SAINT-SIMON), quelle ait eu le don de nous persuader à tous de risquer notre nom, notre temps, notre repos, et de braver inutilement tant de douleurs, de mépris et de haines amassés autour de nous.

Ah! si nous avions été ce que n'a pas craint de supposer quelquefois la malveillance ou la légèreté, dans ce temps où le sol tremble, où chaque secousse renverse des hommes pour en laisser s'élever d'autres, et permet à tant d'ambitions de surgir qui nous empêchait, demeurant au milieu de vous, de nous mêler à l'armée des assiégeans de l'autorité, de tenter de tirer à nous quelques débris de ce vaste festin, où se presse en combattant la foule des convives acharnés à s'en disputer les places; vainqueurs, d'invoquer le besoin d'ordre afin de ne plus être renversés; vaincus, de menacer au nom du peuple. Ah! pour ce triste métier, il n'est besoin que d'une voix et d'une main pour mendier : d'une voix pour épouvanter par des cris, d'une main pour l'agiter dans la mêlée.

Ou bien, égoïstes et peu soucieux du sort de tous, indifférens à vos honneurs si passagers et si périlleux, nous pouvions nous envelopper de notre obscurité et nous perdre ignorés au milieu de vous; n'étant point pour la plupart étrangers aux priviléges de la naissance, nous pouvions nous ménager dans l'une de vos villes, avec un travail facile, tranquille, assidu, un honorable accueil dans quelques salons de l'aristocratie bourgeoise, ou cherchant une retraite dans vos campagnes, resserrer dans le cercle paisible d'un étroit horizon tout ce que nous avions d'activité, de savoir, de sympathie, regardant loin du danger l'orage retentissant sur vos têtes, gémissant sur votre sort, et secouant gravement la tête avec ces hommes honnêtes et pacifiques que je ne veux pas déconsidérer, mais qui, à tout essai d'amélioration, à toute exposition d'une idée nouvelle, s'écrient qu'on va troubler leur repos, les essouffler, leur faire perdre haleine; gens assurément qu'on ne peut accuser de semer autour d'eux le trouble et le désordre, mais faibles et désireux de nonchaloir à tel point, qu'ils supporteraient je crois, avec résignation, la ruine que d'antiques traditions ont prédites au monde, pourvu d'ailleurs qu'au milieu de cette dévastation eux-mêmes fussent conservés sains et saufs, et avec eux leurs maisons et leurs domaines, et quelques voisins pour leur raconter les circonstances de ce désordre prodigieux, et la longue histoire de leurs vertiges et de leurs frayeurs.

Nous savions donc tout ce que peuvent promettre de durable bonheur l'ambition et un besoin d'activité désordonnée, l'égoïsme et un besoin d'assoupissement continuel? Qui donc nous a conseillé de nous préserver, nous, jeunes gens, de la frénésie des uns, et de secouer la langueur des autres? Quel cri de la conscience nous a contraints lorsque nous pouvions faire autrement d'accepter volontairement les douleurs d'une vie d'apostolat.

Nous exposer à toutes les fausses interprétations, à tous les dédains, à tous les outrages; ouvrir notre cœur à tous et comprendre que ceux qu'on invite à y regarder sont aveugles ou détournent la tête; entendre la calomnie se dressant pour nous enlacer de ses nœuds, descendant du haut de la tribune, remontant de la place publique et serpentant dans les lignes des journaux et des pamphlets; être un objet d'attaque pour les plus grands comme pour les plus petits; être obligé de dire à chacun : Sois mon juge; d'abandonner son nom aux mains de tous qui se le jettent, se le renvoient, le salissent, le tordent, le brisent; lire les dédaigneux arrêts de ceux dont nous admirions jadis le front couronné de gloire, et qui, maintenant vieillis, versent sur de jeunes fronts, brûlant de continuer l'œuvre de civilisation par eux abandonnée, leur amertume et leur misantropie; voir tomber à nos pieds le honteux cartel de ceux dont nous avons au commencement serré le bras; subir la fausse et lâche protection de ceux qui, n'osant pas nous persécuter, tournent autour de nous avec un sourire perfide sur les lèvres; être poursuivis par les clameurs d'hommes qui se prétendent les défenseurs de la douce morale de Jésus, personnages attardés du cortége des funérailles du catholicisme qu'on avait chargés de pleurer et de s'arracher les cheveux, mais qui saisis d'un indigne égarement, ont oublié leurs rôles et insultent de leurs menaces et de leurs cris; ou bien, épreuve plus cruelle encore, sentir autour de nous d'anciennes amitiés, amitiés d'enfance se refroidir; s'apercevoir que ceux mêmes qui ne peuvent cesser de nous aimer croient devoir s'éloigner et murmurent tout bas des paroles de surprise et de regret; et savoir, ô mon Dieu! que des gens qui ne nous connaissent pas, qui ne nous ont jamais connus, d'un seul coup d'œil, d'un signe de tête, condamnent et flétrissent notre honneur, notre renommée d'hommes probes, de cœurs généreux, avec un infâme plaisir! Voilà, voilà la vie que notre conviction nous a fait accepter!

Ah! dites-moi donc, vous qui nous voyez remplis d'espoir et de courage, comme si, préoccupés d'une seule pensée, nous n'avions pas senti ces vives atteintes; dites-moi s'il en est beaucoup dans votre société qui pourraient

supporter sans plier de tels maux, se déclarer insensibles à toutes ces blessures, et demeurer le visage calme et serein, quand la poitrine est percée de ces milles flèches aiguës lancées de toutes parts.

Ah! croyez-moi, nous ne voulons pas nous enorgueillir d'un faux stoïcisme! nous n'aurions pas persévéré à meurtrir nos pieds dans des chemins de ronces, nous ne nous serions pas laissé frapper par tant de bras, s'il ne s'était agi pour nous que de satisfaire le désir capricieux de nous pencher vers un beau rêve. Nous avons consenti à ceindre à notre tour cette couronne d'épines, parce que nous savions (une voix sacrée nous l'avait assuré) que chaque jour il devait en tomber une épine et qu'elle se transformerait sur notre tête en auréole glorieuse.

Et puis, pourquoi serait-ce un mystère? Des joies ineffables font à tout instant dans notre sein pâlir ces douleurs; sous le feu d'une nouvelle injure, nous regardant les uns les autres, nous nous répétons avec une chaleureuse confiance : Marchons, Dieu le veut! Il y a devant nous de la haine à changer en amour, marchons! Si nous rencontrons quelqu'une de ces âmes ulcérées qui fuient les consolations et veulent qu'on les laisse se consumer elles-mêmes, ou quelqu'une de ces victimes de la misère...... la misère! ce tyran que les révolutions laissent paisiblement régner sur la classe la plus nombreuse; la misère qui, au grand jour, sous vos yeux, législateurs, lentement dévore le peuple en dépit des chartes et de leurs amendemens; la misère qui revêt mille formes hideuses, et véritable *légion* rôdant et mugissant autour du peuple, le harcelle, sourde et menaçante, sous le fardeau d'un travail forcé, l'attend, affreuse et livide, à la porte des hôpitaux; le saisit, sombre et sanglante, à la porte des prisons..... Oh! devant ce spectacle, après avoir tressailli, nous sentons passer en nous comme une flamme brûlante, et nous disons : « Béni soit » le jour, nos pères, où nous avons suivi vos pas! » pour toujours nous sommes dévoués à combattre » les tourmens, à rendre la vie à ces enfans des pauvres » qui meurent, en naissant, sur des haillons; à adoucir » les dernières heures de ces vieillards délaissés entre des » murailles humides et dépouillées; à porter le repos, » l'espoir à toutes ces familles désolées, à délivrer ce » peuple, à apaiser sa colère, à désarmer ses maîtres » qu'on ne verra plus le foudroyer ou l'avilir sur les places » publiques, alors que lui-même, jouissant de ses droits, » rude et ignorant, ne sera plus réduit à leur demander, » en menaçant, le pain, l'air et la liberté!

» Et vos promesses, ô mes Pères, nous font oublier » les vaines rumeurs élevées sur notre passage; par votre » secours, vos enfans voient sans cesse s'accroître leurs » forces et leur nombre, et à mesure que s'étendent leurs » travaux, leur bonheur devient plus pur de tout regret, » leur impatience d'avenir plus calme, plus religieuse, » leur espoir plus assuré. »

Aussi, bien que tout d'abord nous ne vous persuadions pas d'embrasser l'alliance que nous vous présentons, de vous mêler à nos rangs; à quelque distance que vous vous teniez, nous continuerons à aller à vous, et nous espérons parvenir à modifier vos sentimens, à écarter votre froideur, à augmenter votre foi.

Quand une corde a vibré on voudrait en vain arrêter le retentissement du son harmonieux qui s'échappe dans l'air. Parmi vous quelques-uns pourront se retirer d'abord avec une sorte d'indifférence; mais la prière qu'ici nous leur adressons, une fois entendue, restera frémissante dans leur esprit. En s'éloignant ils continueront à l'entendre, et s'ils veulent lui résister, s'ils veulent poursuivre, leur cœur se serrera; la voix plaintive y résonnera toujours. Ils souffriront de plus en plus d'une manière inexprimable, jusqu'à ce qu'ils finissent par hésiter, par s'arrêter fatigués de cette lutte secrète, et revenant sur leurs pas accourront à nous; à nous, qui les entourant de nos bras, les conduirons où nous appelle par la voix de nos pères la volonté de DIEU.

REVUE.

On lit ce qui suit dans le journal *le Dauphinois:*

La mission Saint-Simonienne du Midi est arrivée dans notre ville ces jours derniers. Elle se compose de MM. Laurent (de Grenoble), Jean Raynaud et Pierre Leroux; ces deux derniers, membres du second degré (1). Ces messieurs se proposent sans doute de commencer bientôt leurs prédications; en attendant, nous avons eu l'honneur de les voir et de les entendre dans des conférences privées.

(1) On lit dans le *Journal de Grenoble*: « Paix aux hommes de » bonne volonté. Voici venir enfin la parole de SAINT-SIMON... » Les *riches oisifs* peuvent se préparer à se dépouiller bénévolement de ces biens que l'aveugle fortune a si mal placés dans » leurs mains, et qui doivent doter *des travailleurs.* »

Et le *Journal de Grenoble* s'imagine avoir ainsi ridiculisé la doctrine!

On en fait peur aux petits enfans, mais s'il faut dire la vérité, ils ne nous semblent pas si terribles.

Voici en résumé ce que nous croyons avoir retenu du premier exposé de leurs principes.

Commençons par les doctrines *religieuses*, selon l'acception vulgaire de ce mot : nous pouvons nous tromper et nous désirons être éclairés sur ce point, mais nous n'avons pas cru en reconnaître dans l'exposé qui nous a été fait par MM. Laurent et Reynaud. Les dogmes anciens ne paraissent pas devoir être remplacés par des dogmes nouveaux, et aucun rapport entre l'homme et la divinité (en entendant cette dernière dénomination dans le sens des chrétiens) n'est établi par les enfans de SAINT-SIMON. Néanmoins il nous a semblé que leurs idées sur Dieu avaient une grande analogie avec celles de Spinoza; que pour eux Dieu et le monde étaient un seul être; que tout ce qui existe, soit matériel soit intellectuel, n'était ou ne pouvait être qu'une *manifestation* de Dieu.

Cependant nous devons dire que les Saint-Simoniens établissent de nouvelles bases sociales, d'où résulteront nécessairement de nouveaux rapports entre les hommes; ces rapports, cette autre harmonie universelle seront essentiellement *religieux*; voila pourquoi sans doute ils s'annoncent comme prêchant une RELIGION.

Quant aux intérêts matériels de la société politique, ils nous paraissent devoir être réglés par des institutions conformes aux trois axiomes suivans.

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront abolis.

A chacun selon sa capacité : à chaque capacité selon ses œuvres.

Voilà, abstraction faite de toute idée purement religieuse, les vraies bases de la doctrine.

Quant au premier de ces trois préceptes, ce n'est pas nous qui oserons le mettre en discussion, chaque jour nous en demandons l'exécution prompte et entière. Les deux autres (qui ne sont après tout que les corollaires du précédent) sont fertiles en hautes conséquences.

La plus grave serait *l'abolition du droit de propriété* tel qu'il existe. En effet, la propriété se transmet par l'hérédité, l'hérédité est un privilége de la naissance, et tous les priviléges semblables, *sans exception*, doivent être abolis. Dans une dissertation profonde, MM. Reynaud et Laurent ont essayé d'établir que l'abolition de la propriété ne serait ni *extraordinaire*, ni *injuste*. Ce privilége a déjà été modifié de cent manières. Ainsi, dans les temps anciens, l'esclavage existait, c'est-à-dire la propriété d'un homme sur d'autres hommes. Lorsque la force faisait la seule loi, le vainqueur dépouillait le vaincu et le constituait en *immeuble par destination* à lui appartenant et sur lequel il avait toute puissance, même celle de vie et de mort. A l'esclavage a succédé le servage. Le seigneur n'avait plus sur les serfs la propriété d'un maître sur ses esclaves, il ne pouvait ni les tuer ni les vendre, mais il jouissait d'une partie de leur travail, et les vassaux ne devaient pas quitter les terres seigneuriales. Ensuite l'hérédité souffrit de rudes atteintes, et les biens du père, au lieu d'être distribués en parts égales à chaque enfant, devinrent l'apanage du fils aîné. La révolution française détruisit ces restes de féodalité et institua un ordre de choses nouveau, mais incomplet, puisque la propriété constitue encore un privilége au profit du plus petit nombre, et que les *riches et les oisifs* profitent des sueurs du pauvre qui travaille et meurt de faim bien souvent, lorsque sa peine est la plus grande. Donc l'abolition de la propriété ne serait pas *injuste*, puisqu'elle établit un privilége *d'oisiveté* au détriment du *travail*.

On sent que nous ne pouvons rendre que bien obscurément les discussions claires et logiques que nous avons entendues.

Le principe contraire à la propriété étant posé, et l'hypothèse où tous les biens existans constitueraient *un fonds social* étant établi, les Saints-Simoniens ont déclaré qu'alors il ne restait qu'à fournir à chacun l'instrument de son travail (un champ, une charrue, une manufacture) *selon sa capacité* et à le récompenser *selon ses œuvres.*

Ceux d'entre nous qui écoutaient pour la première fois l'énoncé de la doctrine Saint-Simonienne, se sont alors récrié, et ont déclaré que juste au fond, cette rétribution était impossible et inexécutable. MM. Reynaud et Laurent ont entrepris de répondre aux objections, et nous devons déclarer que leurs explications ne nous ont pas toujours paru convaincantes. Nous attendons, pour en juger avec plus de connaissance de cause, les prédications qui auront lieu incessamment, et nous ouvrirons nos colonnes à toute discussion qui nous semblera mériter intérêt ou attention.

AUX OUVRIERS,

SUR SAINT-SIMON.

MES CHERS ENFANS,

Vous désirez connaître SAINT-SIMON. Vous nous avez demandé de vous parler de celui dont, depuis long-temps, nous sommes heureux et fiers de porter le nom; ce nom dont vous aussi vous commencez à vous glorifier.

Ah! sans doute, il est juste, il est nécessaire que vous sentiez, que vous sachiez tout ce que fut cet homme *divin*, qui dévoua sa vie tout entière au bonheur de l'humanité, qui, le premier, compta ses progrès dans les progrès de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, qui, au milieu de tant de troubles et de désordre, est venu, *nouveau révélateur*, découvrir au monde une nouvelle carrière à parcourir, une nouvelle destination à atteindre.

Et maintenant, chers enfans, vous dégageant des préjugés de votre enfance, apprenez ce qu'est la révélation :

Une révélation, c'est une loi morale qui vient agrandir, en les sanctifiant, les nouveaux désirs, les nouveaux besoins des hommes; et qui, en les appelant aux joies de relations plus étendues, plus intimes, vient leur tracer de nouveaux devoirs.

Chaque révélation enfin, se reconnaît à ce signe, qu'elle étend le cercle de l'association, et qu'elle améliore sous tous les aspects le sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Quand Jésus arriva, la société était partagée en maîtres, en plébéiens, en esclaves; il proclama l'affranchissement universel par le dogme de la fraternité de tous les hommes;

Et en proclamant la loi de la fraternité universelle, il abolit la loi de l'esclavage qui pesait alors d'un horrible poids sur la classe le plus nombreuse.

Gloire donc à Jésus! Jésus fut un révélateur.

Après dix-huit cents ans de progrès, la révélation chré-

tienne se trouva épuisée, ou plutôt accomplie, puisque dans tous les pays où elle avait régné il n'y avait plus d'esclaves.

L'humanité, la classe la plus nombreuse, dégagée de ses fers avait besoin d'une nouvelle loi d'une nouvelle révélation.

SAINT-SIMON apparut.

Les hommes étaient affranchis par la loi de Jésus, mais ils étaient dispersés et désunis; SAINT-SIMON vient proclamer qu'ils devaient être associés, qu'ils ne devaient plus former qu'une seule famille.

Les fers de l'esclave étaient tombés, mais les avantages de moralité, de lumière, de richesse restaient l'attribut héréditaire de ses anciens maîtres, c'est-à-dire, de la classe la moins nombreuse.

SAINT-SIMON annonça que tous avaient droit, bien qu'inégalement, à la moralité, aux lumières, aux richesses, et que le classement et la récompense selon la naissance devaient disparaître à jamais, pour faire place au classement selon la capacité, et à la rétribution selon les œuvres.

SAINT-SIMON vint apprendre aux hommes comment ils devaient s'aimer, et leur révéla ainsi les progrès nouveaux qu'ils avaient à faire.

JÉSUS personnifiant dans le démon l'existence matérielle en regardant les empires et les biens de la terre comme sa possession, avait aussi flétri les richesses, pour en dégoûter les puissans, qui ne pouvaient en jouir que par la violence ou pour les rendre méprisables, au moins, aux yeux de ceux qui en étaient privés.

SAINT-SIMON qui ne vient plus seulement apporter aux hommes une consolation mystique, une vague espérance d'un incertain avenir! SAINT-SIMON fait apparaître glorieux et saint le travail. Le travail, qui, en retour des hommages qu'il réclame aujourd'hui de tous, promet à tous l'empire du globe, et la jouissance de ses biens.

Jésus avait consolé les pauvres de leur misère, SAINT-SIMON leur apporte la richesse.

Jésus a affranchi les hommes : SAINT-SIMON les associe.

Jésus avait appris aux hommes à se considérer comme membres d'une même famille, SAINT-SIMON leur apporte le pacte qui doit les lier, non plus seulement comme frères, mais encore comme pères et comme fils, gloire soit donc à SAINT-SIMON!

SAINT-SIMON, enfans, est aussi un révélateur, le plus grand de tous, puisque par lui s'accomplit la plus grande association entre les hommes, la plus grande amélioration du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Mais ce que vous attendiez de moi peut-être, c'est l'histoire de sa vie, de ses espérances, de ses tourmens, de sa glorieuse joie au moment de sa mort, quand son dernier soupir en s'exhalant murmurait encore ces mots divins, gloire à Dieu, la classe la plus nombreuse et la plus pauvre est affranchie, mes fils vont l'associer.

Non, non, le but de sa vie, c'est à lui, à lui-même, par la bouche de mon frère, à vous révéler le mépris d'un monde qu'il venait sauver, ses privations après ses saintes prodigalités, ses essais, toujours infructueux et recommencés toujours; c'est son disciple chéri, c'est celui qui ferma ses yeux, qui reçut ses derniers accens d'amour, qui vous les racontera, qui vous le fera suivre pas à pas, qui nous initiera enfin à toute la vie du révélateur.

Hélas! je n'ai pas été assez heureuse pour contempler ses nobles traits, pour entendre ses douces prédictions d'un avenir meilleur. Quand je suis venue à lui, lui déjà nous avait quitté! Mais que dis je! n'avait-il pas versé dans le noble cœur de son disciple toutes les sympathies, toutes les pensées généreuses. La trace lumineuse n'était-elle pas venu brûler, éclairer, entraîner les sympathies et les pensées de nos pères? Non, non, SAINT-SIMON n'était pas mort, il vivait, il était déjà plus aimant, plus éclairé, plus puissant que jamais; il était continué, développé, agrandi.

Je vous l'ai dit déjà, j'avais été catholique ardente, abîmée de douleur devant les maux du peuple; ma jeunesse enthousiaste avait long temps rêvé pour lui une récompense spirituelle au moins pour tous les maux matériels dont il était accablé, et j'adorais, je bénissais dans Jésus avec un sentiment passionné cette autre vie qu'il avait apportée au Juste pour prix de son affliction dans celle-ci. Mais à mesure que j'avançais en âge, le Juste me paraissait de plus en plus rare dans cette classe infortunée, que la dégradation, la misère, le défaut d'éducation sollicitaient à tous les vices, à tous les crimes. Alors les cris de détresse de tant d'êtres abandonnés me déchirèrent sans relâche, car je ne voyais plus les ministres d'un Dieu de paix et d'amour leur tendre une main paternelle, pour guider leurs pas incertains, pour soutenir leur marche chancelante, vers un ciel que d'ailleurs ils ne désiraient plus, auquel ils ne croyaient plus; et qui manquant à leur amour ne leur laissait plus voir les douleurs qu'ils avaient acceptées jusqu'alors, comme la voie la plus sûre pour arriver à une vie éternelle de paix et de repos.

Oh! que ne puis-je vous dire tout ce que j'éprouvai quand me furent annoncés pour la première fois ces nouveaux commandemens donnés au monde par le nouveau révélateur : *L'abolition de tous les privilèges de la naissance, le classement selon la capacité, la rétribution selon les œuvres, dans le but de l'amélioration constante de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.*

Avec quelle joie je retrouvai mon adoration pour la révélation de JÉSUS dont j'apercevais encore une fois tous les bienfaits, mais agrandis encore.

Avec quel profond sentiment d'amour je saluai cette nouvelle révélation qui avait conduit l'humanité à l'entrée du temple que SAINT-SIMON vient ouvrir pour le salut de tous. Ah! avec quel enthousiasme je reconnus le lien qui unissait les deux révélateurs.

Ah! enfans, saluez-les donc avec moi; glorifiez JÉSUS et SAINT-SIMON: JÉSUS, sorti d'une étable pour demander aussi aux puissances de la terre l'affranchissement du pauvre. SAINT-SIMON sorti du milieu de ces puissances, pour tendre la main à l'affranchi, et l'élever à la communion de la famille humaine, dans laquelle il n'y a plus que des pères, des enfans et des frères.